

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU

du

JOURNAL.

Rue de las Cámas n. 34.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX

de

L'ABONNEMENT

3 patacons par mois

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

Manach Français.

Mercredi 4 17.—Combat mémorable dans la vallée d'Aspe où huit cents français battent six mille espagnols.

NAVIES ATTENDUS DE FRANCE.

Le Napoléon et la Louise Marie, du Havre, le Creusquear, d'Orléans.

MONTÉVIDEO.

Septembre, 3 1844.

Nous reproduisons les différents articles des journaux de France sur les affaires de la Plata, sans en supprimer même de ce qui peut être inexact. Mais nous croyons devoir avertir nos lecteurs que nous ne partageons pas l'opinion émise par l'un de ces journaux sur M. l'amiral Lainé qui nous le croyons, s'est exactement conformé à la lettre de ses instructions. Sa conduite jugée par la presse parisienne n'a pas été peut-être bien justement interprétée, et cela se conçoit, à une si grande distance, et d'après des informations qui ne sont pas toujours dénuées de passion.

Nous nous plaisons même à croire que si M. l'amiral reçoit comme on l'espère des ordres d'agir en faveur de la république orientale, il le fera de bon cœur, car on assure que malgré

le refus de la légion d'obtempérer aux exigences que lui prescrivait ses instructions, il n'a jamais cessé d'admirer le dévouement et la conduite de cette institution vraiment française, qui fait aujourd'hui l'admiration de l'Europe entière.

Des personnes qui ont l'honneur d'approcher M. l'amiral affirment qu'il n'a obéi qu'à regret aux ordres qu'il avait reçus de désarmer la légion et qu'il a constamment fait des vœux pour son triomphe et sa gloire.

AFFAIRES DE LA PLATA.

Nous ne savons quelles instructions le contre-amiral Lainé a reçues de M. de Mackau; mais cet officier, arrivé le 25 février dans la Plata, a mis en œuvre une diplomatie mêlée de ruse et de violence qui lui a bien vite retiré la confiance et l'estime des français de Montevideo. Dans ses premières entrevues avec le brave et dévoué colonel Thiebaut, il déclarait que la légion, ne portant plus les couleurs nationales, échapperait à toutes ses exigences, et qu'au besoin il saurait la sauver. Le 12 mars, il la sommait de déposer ses armes. Sur le refus de nos compatriotes, il s'est laissé emporter à des menaces en paroles et en gestes. La légion n'a pas compris ce brusque revirement de langage dans un contre-amiral français.

On prétend que M. Lainé a même essayé de la corruption et qu'il a été repoussé avec perte; nous ne savons davantage s'il obéissait aux instructions de M. de Mackau en descendant à ces honteuses manœuvres.

Par un hasard singulier, le premier discours de M. Mackau sur Montevideo, prononcé à la chambre des

des abajous; sur les rochers, lorsqu'il ira visiter son père à la Cabanne des Vachers, au haut de la montagne, je jure de ne plus le revoir!!!

—Alors tu m'épouseras?

—Jamais!

Le montagnard laissa tomber un regard terrible sur la pauvre enfant, qui cachait, dans ses mains, son visage baigné de larmes. Lui continua; ainsi la volonté de ton père expirant est méconnue; ta promesse faite dans ce moment solennel déjà oubliée; ainsi, plus de bonheur à espérer sur la terre; pas de pitié pour moi qui souffre tant à cette heure; et cela, parce qu'il s'est trouvé un homme, un enfant, qui s'est mis entre toi et moi, qui est venu rompre une union que Dieu s'apprêtait à bénir; car ton père et le mien l'avaient formée, cette union.—Sais-tu ce que l'on fait d'un buisson épineux qui barre le passage; on le renverse de la cognée; sais-tu ce que l'on fait d'un reptile qui cherche à empoisonner notre vie: on l'écrase du pied.

—O mon Dieu; murmura-t-elle douloureusement, que dis-tu? tu veux donc le tuer?—que ce soit moi, et qu'il soit sauvé.

—Vons mourrez l'un et l'autre, d'it (froidelement) cet homme qu'une blessure profonde torturait; lui d'abord, puis toi, lentement, de douleur.

Et il se prit à considérer Rose.

—Rose, tomba à genoux; sa tête fléchit sur sa poitrine

députés le 24 janvier, est arrivé par la voie d'un bâtiment de Liverpool dans les colonnes du Times au moment même où les officiers se disposaient à signer la déclaration en réponse à la proclamation du contre-amiral Lainé. Le langage indécrot et mensonger du ministre de la marine exalta tous les esprits, et les signatures n'en ont été données qu'avec plus d'enthousiasme.

Cette déclaration porte la date du 26 mars; depuis ce jour, ainsi que nous l'avons déjà annoncé, un engagement sérieux a eu lieu avec l'ennemi, et les légionnaires y ont pris une part glorieuse. Un général d'Oribe, Nuñez, est mort des suites de ses blessures. C'est pendant ce combat que les Basques espagnols, enrôlés sous les drapeaux argentins, ont tout à coup fraternisé avec les Basques de Montevideo; frères, parents, amis, servant dans des rangs opposés, se reconnurent et se parlèrent sur le champ de bataille. Sur l'ordre d'Oribe qui fit relever son bataillon de Basques, on se sépara avant de s'entendre.

Ainsi, tandis que le contre-amiral Lainé exigeait le désarmement de la légion française au profit d'Oribe, un bataillon de l'armée assiégeante voulait entrer en accommodement avec un bataillon de cette même légion. N'est-ce pas la critique la plus éclatante de la mauvaise politique des représentants du gouvernement français sur les rives de la Plata.

Cependant la situation de nos compatriotes est triste; leurs rations suffisent à peine à leur besoins, leurs fatigues excèdent leurs forces, leur courage résiste à tout. On attendait de jour en jour la nouvelle de l'approche de Rivéra, campé avec 5,500 hommes à Canelones, entre la rivière de Santa Lucia et Montevideo. Le colonel Bernardino Baez, à la tête de 1,500 hommes, venait de faire sa jonction avec Rivéra.

oppressée; ses yeux se fermèrent sous l'oppression de ce regard farouche.

—Lorsqu'elle les rouvrit, et quelle chercha Pierre à la place qu'il occupait, au moment de son évanouissement, elle ne le retrouva pas; il s'était éloigné avec la rapidité de l'izard, à travers les rochers escarpés qui hérissaient les flancs de l'immense rocher, au pied duquel était bâtie la cabane de la famille de la jeune fille.

C'était un chalet élevé sur une sorte de petite terrasse, et dont le faite aigu, recouvert de paille de seigle, ne s'écartait en rien de l'architecture des cabanes des Pyrénées; auprès des meules de foin aiguës apparaissant au loin comme autant de pyramides, quelques arbres à l'entour, et par coté, un petit torrent qui tombait en cascade, pour aller se promener lentement à travers les prairies un peu marécageuses qui s'inclinaient doucement au dessous de la maisonnette.

Seule, avec sa mère, et son frère, plus jeune qu'elle, il avait plus de trente ans, elle et comptait à peine dix septans. Rose avait eu le malheur de rencontrer et d'aimer un enfant de son âge, pauvre comme elle, et qui lui rendait amour pour amour.

Depuis long-temps, il venait passer les soirées au chalet de la cascade, à peine si les grands froids et les neiges l'en empêchaient quelquefois au cœur de l'hiver.

Il gardait d'ailleurs les troupeaux avec le frère de Rose.

FEUILLETON.

LA FOLLE DE LA MONTAGNE.

—Ne t'arrête jamais à la pensée de rompre la promesse qui lie ton existence à la mienne; entends-tu, Rose, disait un montagnard dont les traits communs, et les formes athlétiques ressortaient d'avantage à coté de la jeune fille, pâle et délicate à qui il adressait ces paroles de reproche, prononcées avec l'expression d'un désespoir féroce.

—T'ai je jamais rien promis, moi? lui dit-elle doucement, et en tremblant.

—Ton père mourant, sentit le besoin de te donner un appui; il fallait un guide à ton inexpérience des choses de la vie il me légua ce précieux héritage; tu sais à quelles conditions, sa volonté, sa dernière volonté nous unit. Depuis je t'ai avouée pour mon amante; j'ai été ton danseur aux fêtes voisines; je t'ai accompagnée dans tes courses; j'ai partagé tes travaux et les ai allégés; je me suis habitué à caresser l'idée que tu étais à moi à moi par le cœur... et pour la vie....

—Je l'aime autant que mon père...—ainsi, en retour de tant d'amour, voilà ce que tu me donnes, Rose, il est donc vrai que tu l'aimes....

—Oh! mon Dieu, calme toi: je lui dirai de ne plus me regarder avec son regard si doux, si timide... il ne viendra plus me voir... il n'ira plus pour moi ramasser

Tandis qu'Oribe continue à assiéger Montevideo, le général Urquiza, conformément à la nouvelle que nous avons publiée, a quitté le territoire de la république orientale pour regagner la province d'Entre-Rios dont il est le gouverneur. Son frère, qui remplissait l'intérim avait été mis à mort par ordre du général Echagüe, autre lieutenant de Rosas soulevé contre lui. Dès les premiers jours de mars, Rosas a expédié dans l'Entre-Rios un corps de 700 hommes pour y combattre Echagüe et soutenir Urquiza. La puissance du dictateur de Buenos Ayres est donc chancelante, et c'est à un état en décadence que la France prête le concours de son mauvais vouloir persévérant contre la république orientale !

Et quels sont les résultats de cette lâche complaisance ? Le ministre de France a si peu de crédit auprès de Rosas que ses réclamations pour le *Balguerie*, bâtiment de Bordeaux, qu'un navire de guerre argentin a pillé, étaient sans réponse à la fin de mars ; elles sont datées du 9 janvier. Enfin M. de Lurde était à la veille de quitter Buenos Ayres ; ses meubles et ses voitures étaient vendus. La population française des deux rives de la Plata ne pouvait voir dans ce départ, au milieu de circonstances critiques, qu'un déplorable abandon de ses autorités nationales.

Comment finira cette longue querelle ? Si le ministre n'était pas dominé par l'amour-propre de M. de Mackau, il comprendrait l'importance de Montevideo pour les relations de notre commerce transatlantique, Rosas, qui n'a témoigné que trop d'antipathie contre les étrangers, a nommé, au commencement de mars, deux ministres plénipotentiaires, l'un auprès du gouvernement du Chili, l'autre en Bolivie. On croit que l'envoi de ces deux ministres a été stipulé dans un traité entre Rosas et Santa-Ana, le président du Mexique, et que l'objet de leur mission est d'obtenir de ces deux états une adhésion au système américain, qui consiste, nous en avons fait l'expérience, dans l'exclusion de tous les étrangers. Se conçoit-il rien de plus inepte que la conduite du gouvernement français ? Il a fait une expédition à Saint-Jean-d'Ulloa pour obtenir le redressement des torts causés à notre commerce par les prétentions du Mexique ; dans ce moment même, il est saisi de nouvelles plaintes de nos négociants contre le gouvernement mexicain, et tandis qu'il s'occupe de ménager une réparation de la part de Santa-Ana, il sacrifie à Rosas, l'associé du despote mexicain, la république de

et personne en voyant le pauvre père, n'avait pensé qu'il avait au cœur une si forte inclination.

Cependant à la froideur croissante de Rose, Pierre se douta qu'un autre pouvait être aimé d'elle, ce pressentiment le troubla et répandit sur son existence comme un crêpe funèbre. Son imagination ? assombrie le rendit défiant, et un jour qu'il vit de loin le jeune berger apporter des fruits à Rose, et elle les accepter et presser ses mains dans les siennes, la jalousie entra dans son cœur, il conçut un affreux dessein.

Je vous ai dit en commençant la terreur profonde qu'il avait inspirée à Rose ; et elle était restée tremblante ; car elle connaissait la ténacité de Pierre dans ses déterminations, son audace dans les entreprises les plus périlleuses, son courage dans le danger ; elle tremblait surtout, elle qui connaissait tout son amour, cet amour qu'elle venait de repousser sans pitié.

Et le soir était là, avec son crépuscule sombre, qui annonçait la nuit prochaine, la nuit que la lune ne devait pas éclairer, et les jeunes bergers n'arrivaient point, et une cheveche faisait entendre son chant lugubre, perchée sur la cime desséchée d'un peuplier, et les chiens, ce soir hurlaient aussi, plus tristement sur les flancs de la vallée.

Ils arrivèrent enfin, à l'empressement de Rose à leur demander s'ils n'avaient point fait de mauvaises rencontres les deux gargons montrèrent en souriant, leur bâtons ferrés et leur deux chiens vigoureux.

Eh bien, il faut retourner au chalet de suite de ton père dit-elle à celui qui n'était pas son frère, et prendre un autre sentier que celui que tu suis d'habitude : tu tourneras le

Montevideo qui faisait exception au système américain, qui avait grandi à la faveur même de cette exception !

(Courrier Français.)

Le 10 avril le contre-amiral Lainé et M. Pichon ont, en vertu d'ordres nouveaux, arrivés de France, adressé la dépêche suivante à D. Santiago Vasquez, ministre des affaires étrangères de la république orientale :

Suit la note publiée par nous.

Devant une menace si formelle le gouvernement de Montevideo ne pouvait hésiter : il a ordonné le désarmement de la légion, et le 11 les armes ont été remises dans les magasins de l'état.

Par dépêche, en date du 12, M. Santiago Vasquez a informé le contre-amiral et le consul de l'exécution de la mesure qu'ils avaient exigée.

Le même jour le président de la république, M. Joaquin Suarez, a proclamé la dissolution de la légion et l'a remerciée des services par elle rendu à l'état oriental.

M. Lainé et M. Pichon triomphaient, M. Pichon surtout, dont les relations avec Oribe sont bien connues. Mais le 13 la scène change : les légionnaires se rassemblent sans armes ; leur colonel, M. Thiébaud, les harangue, il leur annonce la chute infaillible et prochaine de Montevideo, privée de ses plus fermes défenseurs. Des cris s'élèvent de toute part : Nous nous dénationalisons, pour ne pas obéir à un gouvernement qui deshonoré la France ; nous prenons la cocarde montevidéenne, qu'on nous rende nos armes ! La légion est reformée ; elle n'est plus française que par le cœur et par le courage, mais cela suffit, Oribe n'entrera pas à Montevideo.

Les nouvelles apportées de Buenos Ayres par le brick danois le *Tornwaldsen* n'allant que jusqu'au 15, nous ignorons si, après réflexions, le contre-amiral et le consul, trompés dans leur attente, ont pris quelques nouvelles mesures comminatoires ; nous aimons à croire le contraire, car il en doit coûter, surtout à un jeune et brave officier général, d'être l'exécuteur des instructions que M. de Mackau, qui a abdiqué tout scrupule depuis l'affaire de Taïti, accepte de la main de M. Guizot. D'ailleurs le droit du gouvernement est épuisé par la dénationalisation volontaire des membres de la légion. Légalement il n'y a plus de Français en armes à Montevideo ; tous ceux qui défendent la place sont maintenant citoyens de la république orientale. Ils le redeviendront de la France par une loi, si cela est nécessaire. Leur conduite leur a déjà valu l'admiration des soldats mêmes de Rosas. On a dit

rocher et... puis... tu ne reviendras plus et elle se prit à pleurer.

— Et pourquoi cela sœur ? dit le frère de Rose, revenu de sa première surprise, l'autre baissait timidement les yeux, et n'entendait plus qu'un affreux bourdonnement qui tintait dans sa tête.

— Il le faut mes enfants, dit la mère. Rose a ses raisons que je partage : vous irez toujours ensemble garder les troupeaux, mais Raimond ne doit pas venir ici de quelque temps. Entends-tu Raymond ? Si tu nous aimes, et je le crois, comme je crois à la bonté de Dieu, pars de suite, en suivant le sentier que ma fille vient de t'indiquer.

— Et puis ajouta Rose, bien bas, si tu rencontrais Pierre le vacher, évite-le, détourne toi de ton chemin dusses-tu franchir un abîme.

— Enfin, mon cœur est allégé ! ce n'est donc pas toi qui me chasses ; c'est Pierre, c'est lui... ah ! tant mieux, j'ai acquis maintenant le droit de lui rendre haine, pour haine.

Et comme il élevait la voix :

— Tais-toi, mon ami lui dit Rose, s'il nous écoutait, tu serais perdu ; nous serions tous perdus. N'avez vous rien entendu ?

— Rien, dit Raimond. Et puis croit-il me faire peur ! certes non. Il est jaloux de moi, il te l'a dit : il sait donc, enfin, que je t'aime, que tu partages mon amour, et il s'oppose à notre bonheur : c'est à moi de le provoquer.

— Toi si jeune, lui si fort ! oh ! mon ami promets moi de l'éviter, de le fuir ; jure-le pour ma mère, pour moi....

— Pour vous, je le jure. J'obéis.

jusque dans le camp d'Oribe : C'est bien c'est beau, c'est brave. On assure qu'à cette nouvelle, de Lurde, oubliant la réserve diplomatique, s'est écrié : Bravo ! les Français sont toujours Français !

M. de Mackau peut réclamer une large part dans l'honneur que fait à la France la conduite de la légion Montevidéenne. Les insultes qu'il a du haut du tribunal jetées à la face des légionnaires n'ont pas contribué à décider ces braves à s'affranchir de la soi-disant protection d'un gouvernement insolent dur envers les nationaux autant qu'il est faible et malhumble devant l'étranger.

Ces nouvelles étaient connues dès hier la chambre des députés, et M. Thiers, qui avait eu des renseignements positifs sur l'affreuse situation des Français établis à Montevideo, a cru devoir provoquer une explication de la part de M. le ministre des affaires étrangères ; mais il a craint que des interpellations adressées à la tribune ne nuisissent aux intérêts de nos nationaux. Pour accomplir le but d'humanité qu'il s'était proposé dans toute cette affaire, M. Thiers s'est approché de M. Guizot dans un des couloirs de la chambre, et lui a demandé si M. l'amiral Lainé était autorisé à employer la force contre la ville de Montevideo et contre les Français armés pour la défense commune de la ville et de leurs intérêts.

M. le ministre a répondu que M. Lainé n'avait pas reçu l'ordre d'employer la force et que les instructions réitérées lui avaient été envoyées dans ce sens ; il a ajouté qu'une seule exception avait été faite pour le cas où la légion française se servirait de ses armes contre les autres Français qui habitent Montevideo. Cette hypothèse n'était pas admissible, M. Thiers la repoussa, et M. Guizot lui renouvela l'assurance que les forces de la France ne viendraient pas en aide à Rosas contre nos compatriotes.

La conversation s'est terminée par la promesse d'une audience accordée par M. Guizot à quelques Français récemment arrivés des rives de la Plata.

Il est probable, d'après ces explications, dont nous pouvons garantir l'exactitude, que les instructions envoyées à M. l'amiral Lainé sont postérieures à la décision qui s'est dernièrement engagée devant la chambre des députés.

(Le siècle.)

On lit dans le *Nacional* :

Nous avons suspendu momentanément les articles

— Mon frère t'accompagnera ; demain il t'apportera des nouvelles, car j'ai besoin d'apprendre que tu n'es pas trop malheureux.

Ecoute, Raimond, afin que je puisse vous suivre à travers les passages difficiles que vous avez à suivre, convenons des lieux précis où tu feras entendre le hilet qui m'avertira de votre marche, qui apportera dans mon âme la sécurité dont j'ai besoin : tu pousseras le premier cri au détour du Rocher ; puis le second, après avoir dépassé l'éboulement causé par la dernière avalanche ; le dernier, enfin, lorsque vous aurez franchi le torrent au-dessus de la cascade.

— C'est convenu.

— Demain, tous les jours, tu m'enverras des fleurs.

— Oui ! oui ! tous les jours....

On eut avoir entendu comme un ricanement mal comprimé au dehors, mais les chiens se turent, et tristement les deux bergers sortirent de la cabanne pour suivre le chemin que Rose venait de leur désigner. Elle, assise sur le seuil de sa porte, cherchait à saisir au milieu des murmures du torrent, qu'une légère brise lui apportait le premier signal si impatiemment attendu.

On était en été, et la nuit était sombre, quoique le ciel fut étoilé ; mais les astres n'avaient point cette vivacité de lumière qu'un temps serein leur donne ; et déjà comme une couche nuageuse, formée d'épais brouillards, s'élevait en grandissant du fond de la vallée.

Le premier hilet se fit entendre. Ce cri sauvage qui la nuit veille en sursaut le voyageur étonné, retentit long temps.

de la presse française sur les discours de M. Thiers prononcés dans les séances du 29 et 31 mai, pour donner place à ceux que nous avons reçus sur la dénationalisation de la Légion des Volontaires.

De grands événements se préparent pour le bonheur de la Plata, tout présage que le soleil de 1845 éclairera le rétablissement de la liberté, et réchauffera la tombe de l'atroce tigre, incestueux brigand Rosas, qui est depuis dix ans le fléau de tous ceux qui résident dans ces parages.

Les grands actes de vertu reçoivent de la justice de Dieu et de l'humanité, de grandes récompenses ! Les français armés de Montevideo sont aujourd'hui l'objet de l'admiration de l'Europe, et leur belle France leur rend un culte immense comme représentants de l'honneur et du patriotisme français. Toute la presse française déclare qu'il n'y a personne en France qui pense se glorifier d'être plus français que les Légionnaires, et en vérité ils peuvent se consoler des souffrances d'une longue lutte par l'espérance d'un prompt et efficace secours, et de pouvoir dire, avec un noble orgueil ces paroles : *il n'y a personne qui soit plus français que nous. La France ne nous a point dénationalisés comme le voulait le consul Pichon, mais elle l'a dénationalisé lui et tous ceux qui lui ressemblent.* Vaillants volontaires, la récompense que vous obtenez est belle outre mesure !

La presse française à la date des dernières nouvelles, n'était point encore instruite de la conduite de M. l'amiral Linois, qui, quoique exécuteur d'ordres odieux, s'est fait cependant aimer de tous ceux qui ont pu apprécier ses sentiments. M. l'amiral Linois est un marin illustre, un homme loyal, et un français patriote digne de revêtir l'uniforme de la Légion des Volontaires. Espérons que la France lui fera à son tour une complète justice, et que dans le parlement français il y aura plus d'une voix qui se fera entendre en son honneur.

NOUVELLES DIVERSES.

Nous lisons dans l'Echo de la Nièvre :

* Voici un effet de foudre fort extraordinaire. Dans la nuit du 11 au 12 juin, une des diligences de la rue Notre-Dame-des-Victoires, allant de Paris à Clermont, et se trouvant à un kilomètre de Maltaverne (Nièvre), a été tout-à-coup enlevée et transportée par la foudre dans un champ séparé de la route par un large fossé et par une élévation de terrain de plus d'un mètre de hauteur. Voiture, voyageurs et chevaux, tout s'est

— Ils ont tourné le rocher, se dit Rose ; puisse le Dieu les conduire à bon port ! et son âme croyante, car il y a de la ferveur dans le cœur d'une femme qui aime, les lui fit recommander à sa bonne patronne.

Sa prière fut interrompue par le second hillet :

— Allons, dit-elle, leur bon ange les a pris sous sa sainte protection, et elle se mit à prier de nouveau. Le troisième cri se fit entendre assez long temps ; les bergers avaient eu en effet, à éviter, ou à surmonter de grands dangers ; enfin il arriva, faible, mais bien distinct. Rose tomba à genoux :

— Merci, maintenant, ô mon Dieu, car ils sont sauvés ! et le même cri fut répété, mais plus fort, plus prolongé.

Alors elle ferma exactement la porte de la cabanne, et vint se rejouer avec sa mère de leur entreprise. Cependant les jeunes bergers s'étaient trouvés en présence d'un homme au bout de la cascade au moment même où Raimond avait fait entendre le dernier hillet qui avait si doucement retenti au fond du cœur de son amante. C'était Pierre qui avait tout entendu, au dehors du chalet, et qui les avait précédés à ce passage dangereux, que rendaient plus effrayant encore les croyances superstitieuses.

Que se passa-t-il entre ces trois hommes, sur cette étroite plate-forme qui domine le gouffre que l'œil seul de l'oiseau ose mesurer en planant au dessus de lui ? Personne ne l'a jamais su. Sans doute que le terrible vacher avait renversé par surprise, au fond de l'abîme, ces deux infortunés au moment même où ils venaient d'annoncer qu'ils ne couraient plus de danger ; sans doute

trouvé transporté là comme par enchantement ; la voiture n'a pas versé, les voyageurs n'ont senti aucune secousse ni éprouvé aucun mal, les trois chevaux d'avant-train s'étaient abattus, mais n'avaient pas une égratignure ; une forte odeur de soufre et un large trou au caisson de la voiture, en attestant le passage du fluide électrique, pouvaient seuls expliquer ce voyage aérien. Les voyageurs n'en pouvaient pas croire leurs yeux quand il leur a fallu descendre pour ramener la voiture sur la route, ce qui a demandé beaucoup de peine et de temps, en raison de la disposition des lieux.

* Ce fait, attesté par trop de témoins pour qu'il nous ait été possible de le mettre en doute, viendrait du reste à l'appui du système des foudres ascendantes, selon lequel les physiciens supposent que la rupture de l'équilibre des conditions électriques entre la terre et l'atmosphère peut amener de telles perturbations à la surface et même dans les entrailles de la terre, que la foudre s'élèvera tout aussi bien du sein de la terre pour aller atteindre la nuée que d'ordinaire elle s'élance de la nuée pour venir frapper la terre. M. Arago, qui partage cette opinion, cite entre autres un fait analogue à celui que nous venons de rapporter : « Dans l'été de 1787, la foudre atteignit deux personnes qui s'étaient réfugiées sous un arbre, près le village de Tarou dans le Beaujolais. Leurs chevaux furent lancés sur le haut de l'arbre. Un cercle de fer, qui liait le sabot de l'un de ces animaux, se trouva, après l'événement, accroché à une branche très élevée. »

* Evidemment on ne peut expliquer de pareils faits que par l'existence des foudres ascendantes, la raison se refusant à admettre qu'ils puissent se produire par l'action des foudres descendantes.

Nous lisons dans la Sentinelle des Toulons du 5 juin :

* La frégate à vapeur l'Asmodée, et la corvette à vapeur le Cuvier font leur charbon d'une manière très pressée, parce que leur départ est très prochain. Le Labrador ne l'est pas moins, mais il a des réparations à faire qui le retiendront encore quelque temps au port. Ces trois grands steamers seront destinés au transport des troupes qu'on expédiera dans la province d'Oran. L'escadre évolue aujourd'hui dans les îles d'Hyères, la brise étant trop forte pour lui permettre de sortir. Elle doit appareiller au premier beau temps pour les côtes du Maroc.

* Le Brasier a enfin appareillé et a pris le large pour sa campagne hydrographique sur les côtes de la Méditerranée. Le vapeur l'Etna, commandé par M. Laville, lieutenant de vaisseau, a appareillé ce matin.

aussi que, par une amère dérision, il avait à son tour, après ce double et lâche assassinat, poussé ce cri, qui étaient venu après les autres tromper le cœur de l'amante et de la sœur.

Le lendemain, deux cadavres furent trouvés, roulés par les eaux à travers les pentes rapides du torrent. Des chasseurs qui les découvrirent furent épouvantés, craignant peut-être d'attirer sur eux, quelques songes. Bientôt pourtant une rumeur vague se répandit dans la vallée : on racontait que deux imprudents bergers s'étaient perdus au saut de la cascade, en se hasardant à le franchir au milieu de la nuit.

Pierre, le premier, prononça le nom des deux bergers ; moins timide que les chasseurs, il s'était, racontait-il, approché d'eux au moment où ils étaient arrêtés à des blocs de rochers qui encombraient le lit du torrent, et il lui avait été facile de les reconnaître.

La foule, avide d'émotions, couvrait le rivage ; on s'appretait déjà à attirer sur la rive les corps de ces malheureux. Lorsque Pierre, s'appuyant sur une fausse interprétation de la loi, fit remarquer que nul n'avait le droit de les toucher avant que leurs parents ne fussent venus les reconnaître.

On accourut au chalet de la cascade. On trouva la fille secourant la mère évanouie, elle accepta la nouvelle épreuve qui était offerte à son malheur, dans l'espoir, sans doute, de voir encore une dernière fois ceux qu'elle avait tant aimés. Dominée par ce sentiment, elle trouva assez de force pour venir sur les bords de ce torrent, dont le

* On monte la machine de la corvette à vapeur Titan avec beaucoup d'activité.

* Le brick le Cassard retourne à Malaga. Son départ est très pressé. Un bataillon du 36^e régiment de ligne embarquera dans le port demain. M. le maréchal de camp de Coisy a terminé son inspection du matériel des bâtiments sur rade. Il doit passer sa dernière revue d'honneur le 9 et partir le 11 pour Paris. La corvette la Créole est partie ce matin pour les mers du Levant.

* La corvette à vapeur le Gassendi est partie ce matin pour les îles d'Hyères où elle va remplacer la frégate à vapeur l'Asmodée, qui a appareillé hier au soir pour Port Vendres. Le bâtiment à vapeur le Grandeur est entré dans le port et dans le bassin aujourd'hui. La frégate la Belle-Poule est arrivée ce soir des îles d'Hyères.

(Courrier Français.)

A. M. Plane,

Nous blâmons N. Pearron d'accuser J. Plane de générosité.

Une lettre signée de M. J. Plane, qui a trouvé une place dans les colonnes de votre journal, exige de notre part une rectification. Nous le devons au public, et à un bon camarade.

Ce n'est pas votre impartialité, etc.

M. J. Plane, prétend que les 200 patacons remis à M. Pearron par MM. Mareschal, l'avaient été sous la dénomination de dépôts. Nous y consentons, car nous savons que ce n'est pas, pour la première fois, que M. Mareschal, s'est permis d'avoir confiance en M. Pearron ; mais ce à quoi nous ne voulons pas consentir, c'est à ce que M. J. Plane, fasse accroire que M. Pearron ait voulu détourner ou dénaturer une somme confiée. Nous nous sommes dit la maison Plane ; à l'habitude de chercher à gagner (quand même), et, il n'est pas surprenant qu'elle ait prié Pearron de recevoir cette somme pour faire du commerce en se réservant un bénéfice qui n'a pas été aussi large que celui qu'elle a l'habitude de faire ; du reste, M. Mareschal était assez l'ami de Pearron pour oser lui prêter 200 patacons et non pas les lui confier. M. Mareschal est trop bon négociant pour remettre 200 patacons à celui qui mérite que l'on lui avoue que c'est de l'argent en dépôt. Nous avançons, que M. J. Plane s'appuie d'arguments semblables à ceux dont s'efforcent les gens qui veulent avoir raison ; mais nous ajoutons : M. Plane et Cie. n'ont pas gagné ce qu'ils espéraient gagner et ils sont mécontents. Quant à l'accusation de dévotion, sans entrer dans la savante définition de M. Plane, nous la nions, nous croyons Pearron capable d'étourderie, de vouloir comme M. Plane, faire de l'esprit très inutilement, nous le croyons incapable de dénoncer, de calomnier, de commettre une lâcheté avec réflexion, avec calcul, mais nous pouvons donner des preuves de la générosité de Pearron et de celle de M. Plane nous pouvons en donner le chiffre.

Quelques amis de Pearron, absent.

sang de son frère et de son amant rougissait encore les eaux. Elle arrivait l'œil sec, le regard fixe, la respiration haletante, et entre-coupée, lorsque tout-à-coup sa figure si pâle, s'anima d'un rouge de feu ; elle s'arrêta et les mains et les yeux dirigés vers le rocher, qui debout comme une statue de marbre, considérait impassible ses victimes, elle tira de sa poitrine péniblement, avec une expression effrayante, ce cri accusateur : tu es leur assassin.

Et comme tous les regards se portaient sur lui, le vacher, toujours calme, laissa tomber ces paroles : La douleur la rend folle. Oh ! oui, folle ! elle l'était ; elle l'est encore ; mais sa folie n'a rien d'outrageant pour sa belle âme ; elle exprime la sublimité des deux amours qui le remplissaient. Depuis elle va de village, en village.

Accompagnée de sa mère, bien vieille, bien malheureuse, mendiant pour vivre ; s'informant partout si on n'a pas vu passer deux beaux jeunes hommes, son frère et son amant, si vous la pressez, elle vous dira son histoire touchante, vraie jusqu'au hillet du saut de la cascade mais, ni son frère, ni son amant ne sont morts ; de grâce, ne cherchez pas à la dissuader ; sa folie lui est plus douce que la raison ; laissez-la à ses erreurs, et lorsque vous la rencontrerez, faites l'aumône à la folle de la montagne.

AVIS DIVERS

AVIS IMPORTANT.

Il a été volé par escalade et par bris ou effraction de scelle dans la nuit du samedi au dimanche 24 et 25 août, dans la boutique du failli Louis Dourteau, ci-devant marchand tailleur, rue du 25 Mai, Nos 163 et 165, une quantité considérable de marchandises qui y avaient été déposées, provenant d'un embargo opéré par l'autorité judiciaire dans une maison où elles avaient été reçues, consistant en draps, casimir, soieries, cotonnades, étoffes diverses, etc., etc.

Une forte récompense est assurée à quiconque pourra mettre sur la voie des voleurs, receleurs et marchandises.

S'adresser aux syndics de la faillite Louis Dourteau, Soule, L. Faucon et Mathieu.

AVIS JUDICIAIRE.

Les syndics sous-nommés de la faillite Louis Dourteau, ci-devant marchand tailleur, rue du 25 Mai, Nos 162, 165, 163 et 165, invitent les créanciers dudit sieur à leur présenter leurs titres de créances dans le terme prescrit par la loi pour être vérifiés et admis s'il y a lieu, sous peine d'encourir la déchéance et la prescription.

Les débiteurs du sieur Louis Dourteau, ainsi que tous détenteurs de marchandises ou titres de créances quelconques ayant appartenu au failli, sont invités également à ne se libérer qu'entre les mains des syndics, qui sont seuls aptes à leur donner bonne et valable.

A. Soule, L. Faucon, Mathieu.

La personne qui a perdu une papelette, ou certificat de nationalité française, aux noms de A. M. est priée de se faire connaître et de réclamer ce titre au bureau du "Patriote".

ON DEMANDE.

Pour un petit ménage une fille, sachant cuisiner à la française. S'adresser rue de Sarandi n° 253, sur la place.

A LOUER

Les appartements du premier et magasins intérieurs de la maison Cadillon rue 25 de mai n° 240 et 248: s'adresser rue Ituzaingo n° 30 et 32.

AVIS.

Il a été volé le 22 courant chez M. Labadio sellier, rue Ituzaingo n° 98 un TIRADOR en peau de daim, brodé en soie, très riche. Les personnes à qui il serait offert à vendre ou la personne qui l'aurait déjà acheté est priée de le remettre à l'adresse ci-dessus; on donnera une bonne gratification ou le prix pour lequel il aura été vendu.

AVISO.

La pulperia que se halla en la calle del 25 de Agosto puerta sin número, y dicho establecimiento es de D. Juan Marin: el que tenga cuentas pendientes con dicho Marin ocurra al mismo establecimiento dentro de tres días que será satisfecho.

AVIS.

L'on désiré acheter un recado du bresil en bon état quand bien même et aurait servi ainsi qu'un sauvetage en gomme élastique pour apprendre à nager. Les personnes qui auront un des deux articles peuvent s'adresser rue de Buenos-Ayres No. 155 de midi à un heure.

SE VENDEN.

Siete casillas volantes para negocio, de la dimension de 3 varas de largo con dos y media de ancho, dispuestas como para colocarlas tanto en el mercado como en cualquier otro lugar. Los que quieran comprarlas todas ó parte de ellas, ocurran á la confiteria del Jardin núm. 293 en frente del cabildo á donde daran razon.

AVIS.

Le Manuel de l'élève en pharmacie publié par J. Lenoble, se vend dans sa pharmacie, calle del Sarandi á côté du marché.

A VENDRE.

Une pulperia avec bonne commodité, dans la rue du Juncal n° 1, en el Cubo del Norte, il se fait d'assez bonnes recettes avec peu de marchandises, celui qui voudra l'acheter, pourra s'adresser à la pulperia même, il trouvera avec qui traiter.

AVISO AL PUBLICO.

SE ha perdido una cartera en la inmediacion de la Policía el Viernes pasado 9 del corriente mes de agosto, con una papeleta francesa del Con-utado matricula n° 175: mas algunos recibos de alumbrado y de serenos con otros papeles que no sirven sino para el dueño: la persona que entregue en esta imprenta será gratificado.

AVIS.

BOIS DU BRÉSIL A BRULER A BON MARCHÉ.

Les personnes qui désireraient en acheter en trouveront au même, depuis lundi 23 du courant abord de la chaloupe, sous condition expresse de payer au comptant, à raison de vingt reaux le cent.

AVIS.

Il a été volé une redingote couleur marron forme droit, portant cinq gros boutons de soie sur le devant et quatre derrière. Un paletot brun foncé, avec des pattes sur le côté. La personne à qui on en proposerait l'achat ou qui en aurait connaissance est priée de le faire savoir chez MM. Khol et Villars, marchand tailleurs, rue du 25 mai.

AVIS AU COMMERCE.

La société qui existait sur cette place sous la raison de de Lafon et Miramont, pour l'établissement de tailleur, situé au coin de la rue Zavala de Rincon, étant arrivé à son terme, a été dissoute de commun accord entre les associés. Le sieur Lafon restant seul chargé de la suite et de liquidation dudit établissement, prie les personnes qui auraient quelques réclamations à faire de quelle nature que ce soit, de vouloir bien les présenter à son magasin ci-dessus désigné, pour qu'il en soit fait droit.

Messieurs les débiteurs sont également priés de ne recevoir que les comptes présentés ou signés par lui qui, à dater de ce jour, reste responsable des rentrées et recouvrements.

Le sieur Lafon saisit cette occasion pour renouveler aux personnes qui l'ont honoré de leur confiance, de vouloir bien la lui continuer; assurant qu'il emploiera tout son zèle et tous ses efforts pour la bien mériter.

AVIS.

La personne qui aurait trouvé un porte-feuille contenant un passe-port et quelques autres papiers de famille, est priée de le remettre au bureau du Patriote ou à M. Caunègre rue des Trente Trois. Une récompense sera accordée.

AVIS.

On demande un cuisinier à bord de la frigate française l'Africaine. Se présenter chez monsieur Chassériau hotel du Commerce.

AVIS.



1.° Chocolat au lichen, 2.° Capsules gélifines de copahu, 3.° Pastilles de chocolat au lactate de fer, 4.° Grains de santé, 5.° Vin de saignée et du Dr. Albert, 6.° Chocolat au lactate de fer, 7.° Sirop pectoral, 8.° Rob dépuratif du Dr. Giraudou, 9.° Essence de saignée, 10.° Biberons pour l'alimentation des enfants.

A VENDRE.

Une jolie paire de Lampes carcel en bon état et ayant peu servi. S'adresser au Rédacteur du Patriote.

A LOUER.

Dans la rue des Pêcheurs, aujourd'hui des Trente Trois, une maison convenable pour un commerce de détail. S'adresser rue de las Piedras num. 69.

4 PATACONS

de récompense seront offerts à la personne qui remettra rue de Buenos Ayres, n. 82 un chien de race fine, ayant le bout du nez et les yeux tachetés de noir. Il répond au nom de Cupidon.

AVIS.

Il a été perdu une papelette mardi dernier, portant le nom de Louis Alexandre Cassier, sur la signature du consul Baradère, celui qui l'aura trouvée est prié de la remettre à la rue du 25 Mai, n. 123 et 125, au coin de la rue Zavala, on donnera une récompense.

A LOUER.

Une maison située dans un quartier tranquille et possédant toutes les commodités nécessaires. S'adresser pour la voir rue d'Alzaybar No. 50.

AVIS.

On désire trouver à acheter un billard français bon marche avec toutes ses accessoires. S'adresser rue del Cerrito 167. Montevideo le 24 juillet 1844.

Arsene Lermelle.

BARATILLO.

Tabac piqué pour cigares de papier, garanti de très bonne qualité à 3 reales la livre par arroba à 8 piastres, et on le pique à 12 reales l'arroba, rue du 18 Juillet numéro 129.

Dans la même maison on a besoin d'un gargon de 10 à 14 ans pour faire différentes commissions.

Le Propriétaire-Gérant, Jh. REYNAUD.

Imprimerie Constitucional, Rue de las Cámaras No 34